Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 18

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196231

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Enfin la chasse est autorisée en Seine-et-Oise. La veille du bienheureux jour, monsieur a préparé son costume tout flambant neuf, nettoyé son fusil, complété sa provision de cartouches et, demain, il aura tout sous la main à l'heure matinale du réveil. Dès le soir, pour n'être retardé en rien, il a même fait ses adieux à sa femme. Au point du jour, il saute du lit.

« Allons, chasseur, vite en campagne ! » fredonne-t-il bien bas pour ne pas éveiller son épouse qui dort profondément, le nez dans la ruelle.

Il s'habille à la hâte. Puis il veut prendre son fusil... O surprise ! ! ! le fusil a disparu du coin où il l'avait placé la veille !

Sur la pointe du pied, il visite en silence tout l'appartement... Pas de fusil !... A bout de recherches, il se décide à interroger sa femme.

Monsieur *(prenant sa voix douce)*. — Dors-tu ? ma Louloute ; hein ? dors-tu ?

Madame (*s'éveillant*). — Tiens, te voici déjà revenu de ton ouverture de chasse, mon chéri ?

Monsieur. — Non, il n'est encore que cinq heures du matin... Tu ne sais pas ce qui m'arrive ? Je ne peux pas mettre la main sur mon fusil.

Madame. — Est-ce qu'il t'est vraiment indispensable ?

Monsieur. — Dame ! avec quoi veux-tu donc que je tue les lièvres ?

Madame. — Comment faisait-on au moyen-âge, quand la poudre n'était pas inventée ? On tuait pourtant aussi des lièvres.

Monsieur. — C'est possible ! mais je ne veux pas me faire montrer du doigt en arrivant au rendez-vous avec un épieu et un carquois.

Madame. — Pourquoi pas ? Les journaux ne seraient pas remplis d'accidents de chasse résultant d'armes à feu... On a son fusil à la main, on franchit un fossé... et crac ! on se tue, on tue son voisin, comme c'est arrivé, l'an dernier, à M. Dupitois !

Monsieur. — Heu ! heu ! Dupitois... Celui qu'il a tué était son beau-père... Peut-être bien qu'en étudiant la chose à fond, on aurait pu découvrir que ce n'était pas tout à fait un accident.

Madame. — Ta, ta, ta... Mon notaire me disait encore hier : « Notre bonne saison d'affaires, c'est le moment de la chasse. »

Monsieur. — Voyons, tu sais que je chasse pour mon obésité... que je ne descends jamais d'omnibus sans qu'il soit bien arrêté. Pourquoi donc veux-tu croire que, parce que j'aurai un fusil en main, je vais me mettre à bondir comme une chèvre... Oh ! non, je suis plus prudent que ça.

Madame. — Ah ! elle est jolie votre prudence ! Quand je pense que, l'an dernier, on vous rapporta ici tout ensanglanté.

Monsieur. — Oui, mais ce n'était pas un accident... c'était par un miracle, par un phénomène inouï. Je chasserais encore dix mille ans que pareil fait ne se reproduirait pas.

Madame. — Est-ce que vous allez toujours me soutenir votre mensonge que c'était un lièvre qui vous avait tiré un coup de fusil ?

Monsieur. — Puisque c'est la vérité.

Madame. — Ah ! ouiche !

Monsieur. — Il n'y a pas de ouiche ! je poursuivais un lièvre dans les vignes... le raisin était mûr, et dame ! le raisin, c'est comme le galon... une grappe par ici, une grappe par là... on va jusqu'au moment où l'on se sent tout à coup le ventre inquiet. Dans cet état là, je couche mon fusil par terre, le canon un peu relevé par une pierre pour lui éviter l'humidité et je passe derrière un buisson... C'était précisément celui où se cachait mon lièvre !... Effrayé par la vue et le bruit, l'animal bondit et, dans sa fuite, il va juste poser sa patte sur la gachette de mon fusil, qui part... Je reçois la charge en plein dans la portion de mon individu qui prenait l'air... J'étais gravé ! !.. (*Changeant de ton*). Avec tout ça, je voudrais bien savoir ce qu'est devenu mon fusil ?

Madame. — Vous l'aurez posé dans quelque coin humide où la rouille l'aura rongé.

Monsieur. — Dans ce cas je retrouverais au moins la crosse... Tiens, chère amie, tu ferais mieux de m'avouer franchement que tu l'as caché.

Madame. — Et quand cela serait ? Est-ce donc une existence que celle d'une femme qui, toute la journée, tremble de voir revenir son mari sur un brancard. Je ne comprends pas qu'un homme raisonnable aille oublier sa femme, son commerce, ses échéances, pour satisfaire une idiote manie de tirer des coups de fusil sur ses voisins... Les journaux ne racontent que ça !

Monsieur. — Tu te fais une fausse idée de la chasse, si tu te figures qu'on emploie le temps à se tirer les uns sur les autres... Oui, peut-être en province, où l'on s'ennuie et où les querelles de religion subsistent toujours. Mais à Paris, ce n'est plus ça... Je sais bien que tu vas encore me parler de Dupitois, mais je te répéterai aussi que la victime était son beau-père... Non pas que j'excuse Dupitois, sois-en persuadée, mais tous les chasseurs ne sont pas des Dupitois. Tiens, par exemple, je te citerai l'ami Blanquet.

Madame (*avec ironie*). — Je vous conseille de le citer, celui-là ! Pas plus chasseur que ma pantoufle !

Monsieur. — Pas chasseur, lui... il ne rentre jamais au logis sans au moins dix perdreaux et deux ou trois lièvres.

Madame. — Oui, mais achetés chez le marchand de gibier... Quant à en avoir tué un seul avec son fusil, bernique !... Ne me remuez pas la tête, je sais ce que je sais, allez !... C'est un monstre d'infidélité et d'inconduite, votre Blanquet. Aussi sa pauvre femme, qui se doutait que son bandit d'homme chassait autre chose que le lièvre, a voulu s'assurer s'il faisait réellement le coup de feu. Elle lui a chargé chaque canon de son fusil avec une bougie... Il y a trois ans de cela, et les bougies y sont encore ! Chez tous les marchands d'estampes, il y a une gravure qui représente un chasseur barrant le bout d'un pont à une bergère qui voudrait traverser l'eau. Le chasseur frise sa moustache en faisant des yeux émerillonnés, et la gravure s'intitule : *Le droit de passage*... Voilà le gibier que chasse votre Blanquet ! Est-ce que vous aussi vous réclamez le droit de passage aux bergères ?

Monsieur. — Au lieu de me conter toutes ces balivernes, tu ferais mieux de me rendre mon fusil... Voyons, tu ne veux pas me déshonorer devant tout le quartier ?

Madame. — Comment cela ?

Monsieur. — En me voyant passer ainsi costumé en chasseur et sans fusil, les voisins se diront, à coup sûr, que les renseignements ont été si mauvais qu'on a refusé de me donner un port d'armes. Alors on forgera un tas de calomnies qui nous nuiront plus tard quand nous voudrons établir notre fille... Songe à cela, Bibiche, et rends-moi mon fusil. Ne me laisse pas ridicule aux yeux de mes amis.

Madame. — Alors, monsieur préfère ses amis à sa femme ?

Monsieur. — Non, mais je ne veux pas être blagué pour m'être ainsi laissé désarmer. Je les entends déjà quand nous déjeunerons à la matelote de Gournay.

Madame. — C'est bien ça ! Une matelote ! ces messieurs vont godailler, boire, s'échauffer la tête, puis, au dessert, on jouera avec les fusils, on s'ajustera... toujours comme dans les journaux.

Monsieur. — Ah ! tu m'ennuies à la fin avec tes journaux ! (*D'un ton impatient.*) Veux-tu me rendre mon fusil, oui ou non ?

Madame. — Non, non, non.

Monsieur. — Alors je vais m'en acheter un autre avec l'argent que j'avais mis de côté pour t'acheter tes toilettes d'automne.

Madame. — O maman ! ! (*Elle a une violente attaque de nerfs ; son mari effrayé et attendri lui prodigue ses soins.*)

Monsieur. — Voyons, Louloute, calme-toi... Eh bien, non, je n'irai pas chasser, j'y renonce, je respecte tes craintes.

Madame (*d'une voix douce*). — Tu tenais donc bien à chasser ?

Monsieur. — Sans doute. Depuis si longtemps je me faisais une fête de cette journée.

Madame. — Puisque tu m'as cédé, je veux maintenant que tu chasses toute la journée... Et pour te le prouver, je vais te mettre moi-même l'arme en main. Ouvre le tiroir d'en haut de la commode.

Monsieur (*à part*). — Enfin, je vais tenir mon fusil !

Madame. — Que vois-tu dans le tiroir ?

Monsieur (*désappointé*). — Un soufflet Vicat et une boîte de poudre insecticide.

Madame. — L'appartement est infesté de petites bêtes incommodes... Chasse toute la journée, mon ami.

Monsieur (*à part*). — C'était bien la peine de me mettre des guêtres jusqu'au ventre !

Eugène Chavette.

Un de nos collaborateurs vient de retrouver dans son portefeuille les vers qui suivent, inspirés par une visite au Village suisse, alors que cette petite merveille de l'Exposition nationale attirait tant de monde à Genève.

Noûtron veladzo.

Dein cé galé villho veladzo
Se n'ia jamé z'u dè mariadzo,
N'ia jamé non pllie dè dècès,
Ni dè tzecagnès, ni procès.

Yé biô tzertzî lo cemetîro
Pré dâo mothi vîro, revîro,
N'ein vèïo mein ; mein d'èpetau,
Mein dè sergent-municipau.

Ne l'âi ia mein dè tzaravoutès,
Dè chenapans, dè crouïès roûtès ;
Ne l'ai ia que d'âi bravès dzeins,
Dâi bons Suisses, dâi citoyens !

Tzacon s'ein va à s'n'ovradzo
Dè grand matin, avoué coradzo,
Delon, demâ, demécro, d'dzâo,
Deveindro, decendo... s'on pâo !

Demeindze l'est lo mîm'affére :
La fenna, lè z'einfants, lo pére,
Apré la messa, lo sermon,
Dâivont travaillî ein coumon.

Quoui la fé cé tant bio veladzo
Iô l'on fâ dâo se bon froumadzo ?
— *Bouvier, Brémond*, deux Genevois.
— L'ont meretâ d'étrè Vaudois !

La résse et lo moulin, la fretèri, la fordze
Que vont, ice, asse bin que d'âo côté dè Mordze,
Font que dein cé veladz'on sè crâirè tzi sè ;
Et quand la fenna dit : « Ora, dépatze-tè ! »
Lo tieu s'ein va ; adon ye faut repreindr'on verro
Dâo syndica vaudois, tant bon, tant salutairo.
Faut assebin revâirè lè vatzès, lè modzons,
Lè tchîvrès, lo bocan, et polaill' et pindzons,
Lè z'armaillis tant bio, lo bolondzî d'ein face,
Refér'on tor per lé, reveni sû la plliace ;
Der'adieu à tot cein, dein son tieu lo gravâ,
Kâ jamé n'aré cru qu'on ein pussè pllioârâ !

. . . . . .

Ora, allein-no-z'ein ! ne pu mé restâ ice,
Su trâo ému... su fîâi, oï !... Vive la Suisse !
Et Dzenèv'assebin, et ti lè Genevois !
Lè mè que vo lo dio, mè, on villho Vaudois.

M. D.

Quand lè Bourbaqui étiont perquie, on vîlho sorda dè pè Monlavela, qu'avâi servi ein n'Hollande lè z'autro iadzo, contrè lo grand Napoléïon, desâi :

— Ora que vayo clliâo Français, cein mè fâ rassoveni dièro ne lè z'ein fé corrè dein lo teimps.

— Câisi-vo, dzanliâo, que lâi repond on dzouveno coo qu'avâi étâ dein lè zécoulès, dâo teimps dâo vilho Napoléïon, lè z'Hollandais ont adé étâ battus.

— Eh bin ! quoui tè dit lo contrèro, tsancro dè merdâo, lè Français no corressont après.

Le cautionnement

au point de vue philosophique.

Jean-Louis, le tisserand, et Hans, le cordonnier, étaient de bons voisins, toujours prêts à s'obliger l'un l'autre

Hans eut un jour besoin d'emprunter dix louis, mais pour les obtenir, sa signature ne suffisant pas, il pria tout naturellement Jean-Louis de le cautionner, ce que celui-ci fit de la meilleure grâce du monde, puisque, pensait-il, ce n'était qu'une simple formalité, Hans étant un brave homme et *bien* dans ses affaires.

L'époque du remboursement arriva.

Hans avait-il eu du guignon, ou de folles dépenses avaient-elles absorbé son petit avoir ? Je ne sais ; mais le fait est qu'il ne put pas rendre la somme empruntée, et que Jean-Louis fut bien dûment invité à le faire.

Surpris on ne peut plus désagréablement à cette terrible nouvelle, et hors de lui, il court chez le disciple de Saint-Crépin, et lui dit d'un ton navré :

— Mais, Hans ! vous m'en faites là d'une toute belle, moi qui ai déjà tant de peine à tourner et à virer ; tâchez voir de vite vous procurer de l'argent pour ne pas me mettre comme ça dans l'embarras !

— Ma foi, mon jair Chan-L'vi, répond Hans avec son accent germanique, et qui n'avait pas l'air de beaucoup se préoccuper de l'affaire, j'si pien fâché, mais à quoi il sert les cautions, si payent pas !

Jolie farce d'un chef de musique. — C'était lors de la cérémonie de l'assermentation du Grand Conseil, nous ne savons plus en quelle année.

Le cortège officiel attendait, sur la place du Château, le moment de se rendre à la Cathédrale. La personne chargée de l'organiser était là veillant au bon ordre. Enfin les cloches de la Cathédrale se mettent en branle. Il lève sa canne en l'air et commande :

En avant, marche !

La Musique militaire de Lausanne attaque une marche au caractère grave, solennel, et le cortège s'ébranle.

Mais quel n'est pas l'étonnement général lorsque, au bout de quelques instants, on entend nos musiciens exécuter cette variante, qui revint à deux ou trois reprises durant le trajet, et que le chef de musique avait malicieusement arrangée sur un temps de marche pour la circonstance :

C'était pas la peine, c'était pas la peine, c'était pas la peine assurément de changer de gouvernement.

Nos députés la trouvèrent mauvaise.

* * *

Le cortège venait d'entrer à la Cathédrale, et la foule de se presser sous le grand portail pour y pénétrer. Un des hommes de la troupe, qui formait la haie, cherchant à maintenir l'ordre et se voyant bousculé, s'écrie avec colère :

— *Point de ces enfants par là, la consigne est positif !*

La semaine au Théâtre. — Le succès des débuts s'affirme de plus en plus. La salle est toujours comble, et — on peut le dire maintenant sans trop de témérité — elle le sera jusqu'au bout, malgré la saison avancée.

Dimanche, **Mam'zelle Nitouche** a été donné avec beaucoup d'entrain. Mlle *Ollivier*, dans le rôle de Denise, s'est fait chaleureusement applaudir.

Mardi, la représentation de **Lakmé**, fort bien montée, a satisfait les plus difficiles. Mmes *Cholain* et *Mosca*, MM. *Dupuy* et *Lequien* ont interprété avec beaucoup d'art la belle musique de Léo Delibes.

Hier, **Mignon** nous a permis de faire plus ample connaissance avec Mme *Mosca*, et nous nous en félicitons.

Demain, dimanche, à 8 heures, deuxième représentation et deuxième succès de l'opéra de Lecoq, **La fille de Madame Angot**.

Tramway à la sortie.

Mot de l'énigme du 17 avril : *Vertige.*

Ont deviné : MM. Nicole, Collombier sur Morges ; L. Orange, Genève ; Lupin, cafetier, Morges ; L. Mayor, Lausanne ; Schmidt, verrerie, Semsales ; Margot, Ste-Croix ; E. Noseda, Neuchâtel ; L. Gleyre, Crissier ; Gaud, Lausanne ; Dufour-Bonjour, Genève ; Delessert, Vufflens-le-Château. — Le tirage au sort a donné la prime à Mme Louise Orange, Genève.

Enigme.

Construit depuis longtemps, tous les jours on me [fait ;
On me prend dans les champs, on me prend à la [ville ;
Ce que j'offre d'unique et qui l'est en effet,
C'est que, même étant seul, on me compte par mille.

Riz à l'indienne. — Faites revenir dans du beurre du lard de poitrine, coupé en petits morceaux, avec des oignons hâchés fin. Lorsque le tout commence à prendre couleur, ajoutez le riz et mouillez-le plus qu'à hauteur, avec du bouillon ou de l'extrait de Liebig délayé dans l'eau chaude. Couvrez la casserole et donnez un quart d'heure d'ébulition, puis achevez la cuisson au four du potager. Lorsque le riz est cuit, servez.

Ris de veau piqués. — Les ris bien préparés et nettoyés, piquez-les de lard et faites-les cuire dans leur jus, avec une pointe de Liebig, incorporée au moment de servir, et posez-les sur de la chicorée, de l'oseille, même une sauce tomate.

Boutades.

Exposition de peinture :

Une jeune fille. — Quel joli tableau ! Ce sont des fiancés .... C'est un mariage d'inclination !

Le père. — Mais non, c'est un mariage de raison ; regarde ce qu'il y a sur le cadre : *Vendu !*

C'était après la guerre de 1870. Un solliciteur demandait la croix à un ministre :

— Qu'avez-vous fait pour mériter une telle distinction ? lui fut-il répondu.

— J'ai sauvé cent cinquante hommes en janvier 1871.

— Vous ! répliqua le haut personnage.

— Oui, moi ! ma compagnie marchait sur un retranchement prussien, le tambour nous entraînait ; je voyais déjà, sur la crête des terrassements, les Allemands, le fusil haut et prêts à nous ajuster. Ma foi, je criai : « Sauve qui peut ! » et je m'enfuis .... Tout le monde me suivit. Sans moi, les Prussiens nous massacraient tous les cent cinquante.

Un de nos photographes a fait l'autre jour le portrait d'une bonne dame, âgée de soixante-dix ans et qui porte admirablement son âge.

L'épreuve livrée, la bonne dame regarde son image, puis elle s'écrie :

— Bon Dieu ! comme vous m'avez vieillie !

A propos de la surtaxe des blés :

— Mais pourquoi me compter ce chapeau dix francs de plus que les précédents ?

— Madame n'ignore pas qu'il y a un droit sur les blés, et que le chapeau de Madame est couvert d'épis.

Dans un bazar où l'on trouve de tout et où l'on en a toujours pour son argent :

— Veuillez me donner une paire de bretelles.

Le client fait son choix, le commis les enveloppe, et en les lui remettant, il ajoute le gracieux et traditionnel :

— Et avec cela, monsieur ? . . .

— Avec cela ? Eh bien . . . je ferai tenir mon pantalon.

Une dame eut son porte-monnaie volé dans un omnibus. Elle alla faire sa déclaration au commissaire de police, et déclara que le voleur était un jeune homme qui était assis à côté d'elle.

« N'avez-vous donc rien senti ? — demanda le commissaire.

— Oh oui ! j'ai senti qu'il se pressait fortement contre moi.

— Et vous n'avez rien dit ?

La dame baissant les yeux :

« Je croyais qu'il voulait me faire la cour. »

Une troupe de jeunes gens courant la montagne aperçoit un *bovairon* couché sur l'herbe. L'idée vient de le plaisanter. Une jolie demoiselle s'approche de lui : — Es-tu marié ? — Non. — Veux-tu m'épouser ? Le bovairon la regarde attentivement et lui dit non. — Comment non ? reprend le cavalier de la demoiselle, mais tu ne sais donc pas que si tu épousais cette demoiselle, tu serais richement logé, vêtu, nourri et tu n'aurais plus à garder ton troupeau.

— Ça ne fait rien, persiste à dire le bovairon, je ne veux pas. La demoiselle commence à être vexée et elle dit au bovairon, que pour répondre ainsi il doit avoir quelque motif. — Certainement, reprit notre homme. — Et pourrait-on savoir ce beau motif ? — Oui, c'est que si je vous épousais, j'aurais plus à faire à vous garder qu'à garder tout mon troupeau.

Le *Genevois* publie cette dépêche reçue dernièrement par un marchand de bestiaux :

« Demain tous les porcs en gare ; vous attends aussi ; mais je ne puis arriver que demain, train de voyageurs ne prenant aucun animal. Mauvaise foire, prix du bétail augmente ; si vous avez besoin d'un bœuf, pensez à moi. »

Entre amis.

Francis, très perplexe, à un de ses amis :

— J'ai reçu une lettre anonyme où je suis traité d'idiot... Je ne vois pas de qui cela peut venir...

— Cherche dans ton entourage : ce doit être quelqu'un qui te connaît bien !

Une bonne femme de Bussigny voyant passer sur le Grand-Pont un élève de l'Asile des Aveugles, qui se rendait seul à la poste, pour chercher le courrier, s'arrêta court et dit à son mari qui l'accompagnait :

Ne sé pas dein stu mondo coumeint clliau pourro novient font po verrè bé !

Dans une petite ville de province, un barnum donne à son auditoire l'explication des scènes qui défilent sous ses yeux, l'appareil étant imparfait, le mouvement s'arrête et tout à coup la toile reste noire malgré tous les efforts du barnum, mais celui-ci qui en a vu bien d'autres n'est pas démonté pour si peu, et il annonce pompeusement :

Un combat de nègres sous un tunnel.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE

Thés de Chine et de Ceylan.

L. Monnet.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.